



**CENTRE
DES
ECRIVAINS
DU SUD**

JOURNEES DES ECRIVAINS DU SUD 2014 (16 ET 17 MAI)

« LE ROMAN DU ROMANCIER »

-Vendredi 16 mai-

Paule Constant introduit ces Journées 2014 en nous rappelant que cet événement est une fête du livre, un moment de partage entre le public, les libraires et les écrivains qui vont pendant 24 heures se passer la parole en toute liberté pour évoquer le sentiment de la création romanesque quand l'histoire se met en branle et que les personnages s'animent. Qui mieux que **Frédéric Mitterrand** pouvait présider ces Journées, « vous qui romancez tout - dira Paule Constant- et qui, avec cette impression de totale facilité, rendez proches au point de pouvoir les vivre avec vous tous les événements que vous racontez.»



Frédéric Mitterrand en citant la phrase de Clemenceau : « On n'a qu'à prendre le plus dur comme ça on est tranquille » souligne avec l'humour qui le caractérise la difficulté de l'exercice pour celui qui se dit être « un écrivain entre parenthèses. » Il nous dit, avec émotion et pudeur, qu'il a vécu depuis son enfance dans un univers romanesque. Enfant sage, paniqué par les conflits, qui ne se rebellait pas, enfant en fuite clandestine, qui s'échappait vers l'autre vie plus belle et plus riche, plus rassurante aussi, se nourrissant d'événements minuscules puis de l'expérience intense du cinéma, construisant sa propre réalité sur le romanesque des autres. « Il suffit de puiser sur les vingt premières années. » (Virginia Woolf) voilà comment ça marche.

Tahar Ben Jelloun. Pour écrire au Maroc, il fallait ruser avec la censure alors écrire c'était inventer. Surtout ne pas copier le réel qui est insaisissable. Le romancier est un conteur qui suit ses personnages sans savoir où ils vont. Tahar Ben Jelloun aime raconter des anecdotes comme ce manuscrit perdu qu'il ne peut réécrire qu'en retournant chez ses parents « attendant que ça revienne » ou bien, en panne d'inspiration, ce rêve où ses trois personnages lui disent : « on est là depuis trois jours.» Travail du hasard sans technique particulière, ni recettes toutes faites mais demandant une disponibilité totale, « une bonne nuit de sommeil et un bon café. »



Gilles Lapouge, Tahar Ben Jelloun et Isabelle Sorente

Clara Dupont-Monod. Le roman est un engrenage, la pièce d'un mécanisme qui nous dépasse, une nécessité qui pourrait être « une petite mort psychique » si on ne le faisait pas. Clara Dupont-Monod écrit son premier roman à la mort de son petit frère, telle une promesse pour vaincre le néant, comme pour « Julette » qu'elle écrira avec cette même mission de protection.

Aliénor d'Aquitaine, l'héroïne de son prochain livre (« Le roi disait que j'étais diable »), est le premier personnage qui n'a pas besoin d'elle. Profitant de toute la liberté que lui donne le « presque rien historique », elle se laisse porter par le personnage. Le roman est un arrangement avec la vie, une petite trêve dans le grand chaos, un espace de liberté où l'écrivain écrit pour lui, contre l'oubli et pour rêver à ce qui ne lui ressemble pas.

Gilles Lapouge dit ne pas avoir d'imagination et devoir cambrioler, d'abord dans les livres comme ces 4 pages empruntées à Tolstoï dans la « Bataille de Wagram » puis dans les histoires des autres, ceux qu'il rencontre lors de ses pérégrinations et enfin se cambrioler lui-même, cambrioler ses propres histoires faites de hasards et de quiproquos.

Petits larcins qui l'ouvrent à sa propre imagination, lui permettant de s'évader de l'arbitraire de la naissance qui l'horripile et de se fabriquer lui-même pour devenir un autre. Ce « voleur intempestif » qui considère que la manière de raconter est plus importante que l'histoire elle-même, écrit alors un roman qui devient plus réel que le réel.



Isabelle Sorente. Isabelle Sorente commence son intervention par une phrase de Marguerite Yourcenar : « Un roman consiste à se mettre à la place d'un autre, c'est une magie sympathique. » Comment passer d'une enfance magnifique baignée de culture, comment passer du moi secret qui organise tout, à la grisaille de la réalité de l'âge adulte et à la désespérante absence de splendeur de ce monde ? C'était une nécessité absolue de recréer avec les mots ce « manteau d'opéra », ce moment extraordinaire où le chant et la parole sont en adéquation. Alors il faut puiser dans ses « réserves d'âme » sans rester centré dans l'intrigue, sans chercher la connaissance, sans endiguer son imagination, en abandonnant tout jugement, et en laissant aller ses personnages. Le roman met en péril, c'est un engagement supplémentaire, un acte d'humilité, un métier à tisser, l'aboutissement d'un processus souterrain mystérieux et magique « où toutes les places sont vacantes » (Baudelaire).

-Samedi 17 mai-

[Débat conduit par Mohammed Aïssaoui \(Figaro littéraire\)](#)

Séance I

Pascal Ory. Historien, il n'a publié aucun roman mais « lire c'est déjà écrire. » Il relit les peintres, les musiciens, les grands conteurs, Giono restant pour lui le maître. L'historien est un enquêteur qui passe par des textes, qui écrit aussi des fables, des histoires avec une morale, la super fable restant le mythe. Le romancier est un prestidigitateur qui exerce un métier qui fait rêver, c'est un artiste qui a des difficultés à être une grande personne et dont l'enfant est le constituant. Pascal Ory, paralysé par la question du point de vue ne se considère pas tout à fait comme un romancier « mais il se soigne. »

Thomas B. Reverdy. Son premier livre fut une nécessité. En perdant sa mère il plonge dans une période de silence et de solitude où il puisera ses mots. Ce deuil est la scène primitive qui le jette dans l'écriture. « A partir du 2ème livre on tombe dans la malédiction », écrire est un métier de fou, un rapport trouble entre jubilation et angoisse. « Pour se coltiner au réel », il situe son 3ème roman



(Les Evaporés) au Japon, se retrouvant vite démuni face à un pays où « l'autre et l'ailleurs sont vrais et vous résistent. » Ce n'est pas l'inspiration qui va le sauver mais le tragique tsunami qui lui donne le sujet qu'il rattache aux petits détails de la vie, clefs de l'énigme de ce pays. Pour Thomas B. Reverdy, le dépaysement reste le remède absolu au manque d'inspiration.

Fouad Laroui pense à Pascal et son « moi haïssable » avant de parler de lui, l'écrivain, qui continue à puiser sans fin dans ses souvenirs du Maroc. « L'art de l'écrivain commence dans la contrainte. » Situations extraordinaires et cocasses qu'il nous raconte avec humour et légèreté, petites histoires vraies qui lui permettent de développer en arrière-plan les blocages, les absurdités ou les injustices qu'il dénonce. Fouad Laroui est un conteur mettant en scène des personnages et des situations étonnantes comme ce président de club de football, ce chauffeur de taxi, cette demande en mariage, cette histoire d'amour et de pont qui sont autant de métaphores ou de fables qui, l'air de rien, nous réjouissent et nous interrogent.

Laura Alcoba cite « Paysages originels » d'Olivier Rolin, « ces lieux de l'enfance géographiques et affectifs dont personne ne s'évade jamais complètement. » L'écrivain reste toujours un enfant, l'imagination étant une des formes de la mémoire, une frontière qui sépare le récit du roman et peut être simplement le souvenir du paysage originel. Laura Alcoba revient sur son enfance argentine qui est aussi l'histoire des enfants immigrés essayant de recréer le lieu géographique, de capter à travers sensations et anecdotes la trace de l'écho du paysage originel.



Pascal Ory, Thomas B. Reverdy, Fouad Laroui et Laura Alcoba

Erin Tallman était étudiante en 2007 à l'Institut d'Etudes Françaises pour Etudiants Etrangers d'Aix en Provence. Elle nous raconte la belle histoire d'une vocation née pendant les Journées de 2012, où l'envie d'écrire lui est venue en écoutant les écrivains évoquer la création littéraire. Mélanger toutes les méthodes, prendre les exemples de tous les écrivains, sans vraiment arriver à commencer. L'écriture arrivera après un accident douloureux. Son premier roman, l'histoire de sa vie, vient d'être publié.

[Débat conduit par Philippe-Jean Catinchi \(Le Monde\)](#)

Séance II

Michèle Gazier. Le départ du roman se situe dans le silence d'une petite fille qui tourne le dos aux adultes, sachant qu'il y a un interdit. Le roman est déjà dans sa tête quand elle met à plat la mémoire familiale, quand elle rend justice aux secrets, aux non-dits, aux absences. Et puis vient l'envie d'écrire et le romanesque surgit, se laissant surprendre par les hasards de l'histoire. Michèle Gazier revendique le titre de sorcière. On croit s'éloigner de ce que l'on



est alors que tout ce que l'on cherche c'est sa propre histoire, l'écrivain étant sa propre machine.

Arthur Dreyfus. « Je n'ai rien à dire alors j'écris. » Pour son intervention Arthur Dreyfus a choisi de lire. « La genèse du livre réside dans le livre lui-même, coquille-tour d'ivoire dont la spécificité est la nature des mots. Le hasard est ce qui fait que j'aime écrire un roman, mettre des mots les uns après les autres, peindre du bout des doigts un brin de personnage qui deviendra fiction. Ecrire c'est rentrer dans un temps ralenti que la fiction romanesque accentue. Le roman est une boîte dans laquelle le romancier se trouve face à ses propres objets, et qui prend sa source dans un espace de sens qui jaillit de rien, produisant l'imprévisible. C'est l'envie de se perdre mais dans l'espace du style comme une clarté de l'obscurité, c'est une aventure de sensation qui nous offre un destin et que nous vivons avec la complicité du lecteur ». Arthur Dreyfus conclut en lisant « La Folle plainte », le grand petit roman de Charles Trenet.



Arthur Dreyfus, Dominique Barbéris et Laurent Seksik

Dominique Barbéris. On espère faire un bon voyage et on se demande si un jour on arrivera à destination. Dominique Barbéris raconte la construction de son livre. Elle part d'une image sans savoir où elle mène, les choses se liant de manière confuse comme sous la menace. Les solutions viennent de l'espace qui surgit par fragments, qui s'assemblent dans les paysages d'une manière plausible. Alors commence le travail avec les mots qui doivent devenir les équivalents parfaits du monde sensible, faire coïncider la matière des choses avec la matière des mots comme la merveilleuse « glace au marasquin » de Flaubert : « Elle ferme les yeux, la cuillère entre les dents. » Cette patrie silencieuse, ce monde muet est le défi de sa vie.

Laurent Seksik. Pourquoi écrire ? Pour déposer son propre livre entre Philippe Roth et Stefan Zweig. Il faut beaucoup d'ambition et de prétention et la mégalomanie anime tout auteur. Désigné avant sa naissance comme le futur médecin de la famille, il lui faudra de nombreuses tentatives qu'il nous racontera avec humour pour dire un jour à son père : « Je vais arrêter la médecine. » Alors que « ses manuscrits sont longtemps revenus par la poste », sa rencontre à Nice avec Le Clézio sera une expérience personnelle intense qui lui permettra de « continuer d'écrire. » Enfin publié, il dédiera sa thèse à Stefan Zweig.



Philippe-Jean Catinchi et Michèle Gazier

Séance III

Lionel Duroy. « L'écriture ne lui a apporté que des ennuis mais s'il n'avait pas écrit, il serait mort. » Sans construction intellectuelle, sortant du chaos d'une enfance qui, entre les mensonges d'un père et le naufrage d'une mère, fut un effondrement, il lui fallut des années pour parvenir à écrire et trouver sa place dans la société. Son premier livre « Prier pour nous » paraît en 90, et le brouille avec tous les membres de sa famille. Croyant à la vérité de l'écriture, il revient inlassablement sur son passé. Il écrit « L'hiver des hommes », pour « marcher dans la guerre » et raconter la guerre civile comme sa guerre familiale, pour tenter de comprendre comment font les autres, comment se reconstruire contre les siens, comment s'inventer une vie ou simplement comment vivre ?



Nelly Alard a grandi dans une maison sans livres sauf les livres populaires du carton de sa mère, un univers clos où il était peu probable de devenir écrivain mais avec le rêve de devenir une héroïne, de jouer la comédie. Elle ne peut écrire son premier livre qu'à la mort de son père, libérée enfin d'un père qui l'a fragilisée. Elle construit son 2ème roman comme un thriller laissant aller les mots, tentant de donner un sens à une vie qui n'en a pas toujours. Nelly Alard n'écrit ni par nécessité ni par plaisir mais dans l'idée de toucher aux choses essentielles, d'avoir des lecteurs. L'écrivain est une éponge, il fait des choix, il sculpte dans la matière de la vie pour en donner une forme. « Dans un roman tout est vrai et tout est faux. »

Mazarine Pingeot. Ecrire ou le pouvoir de dire, seul vecteur possible pour rechercher une voie singulière à une enfance qui fut un étouffement. L'écriture plus qu'une recherche crée la réponse à sa propre réalité. Elle a longtemps parlé sans rien dire, véritable stratégie qui devenait structurelle et qui l'a plongée dans une boulimie de lectures, trouvant une véritable filiation avec les écrivains. Mazarine Pingeot a travaillé les mots pour trouver sa voix singulière, pour créer quelque chose de l'intime, la fiction étant la voie royale pour accéder à la vérité. De son enfance perdue où dire était trahir, véritable matériau de littérature, elle a recomposé sa vie avec la force intime des mots, la fiction créant la mémoire. « Plus on écrit et plus on se raconte, plus on se rencontre. »



Maylis de Kerangal. Avec la puissance et la fragilité du genre, le roman est le lieu de l'hyper décision où « on scie, on coupe », et se définit aussi par le restrictif. Au départ pas de sujet, juste une émotion, une envie d'écrire à la suite d'une série de deuils, un rendez-vous secret qui augmente votre périmètre de vie. « On n'écrit jamais sur quelque chose, on écrit dedans et surtout avec. » « Réparer les vivants » est l'épopée d'une transplantation cardiaque qu'elle va écrire comme une étrangère, sans en connaître la langue. Il faut d'abord trouver l'élan pour démarrer, la force qui est terreur et désir à la fois, puis pendant l'écriture chercher les chemins de connaissance. Le départ sera la vague qui est l'analogie de son livre, l'onde de choc qui deviendra l'ondulation de l'encéphalogramme. Toutes ces forces commenceront alors à faire le roman. Cette traversée d'un espace étranger, cette langue inventée vont agréger des matériaux frictionnés qui feront un roman vivant.

Séance IV

Alexis Jenni. C'est un long trajet pour arriver au roman. Alexis Jenni n'a pas d'idées d'histoires, mais des morceaux d'images, intenses mais sans qualités narratives puis un champ (les guerres coloniales françaises) qui lui ouvre un monde romanesque inexploré. Pas de personnages non plus, ils arrivent à travers une phrase, quelques mots griffonnés sur un post-it, c'est le début du roman, le récit s'inscrit de lui-même. Ecrire, se plonger dans la langue, la laisser faire, mettre en rythme, et orchestrer ce « quelque chose de musical » où l'intime de façon décalée et tortueuse va se dire à son insu. Bricoler puis assembler, mettre tout en ordre puis retravailler. Un long trajet qui prend beaucoup de temps mais qui est une pratique quotidienne du bonheur.



François Garde. Ce qui compte c'est le texte, ce sont les mots, matières premières qu'il assemble sans plan pour raconter une histoire dont il ne connaît pas la fin. Il écrit dans la jubilation, entretenant un rapport étrange avec le temps, temps volé à la saveur particulière. Mais est-on romancier si l'on n'est pas publié ? Non car le roman naît à travers le lecteur qui souvent lui ouvre des portes et dont il a un besoin viscéral et profond pour que toute cette énergie ne soit pas perdue. « Les chenilles ne se transforment pas toutes en papillon, mais tout leur être tend vers ce désir d'envol. »

Alexandre Postel. Une vie sans histoire...mais sa rencontre avec Daniel Pennac qui inventait sa vie à mesure qu'il la racontait lui a donné le désir « de faire le romancier. » « Pour qui écrit-on ? » On écrit pour parler du monde et pour parler du monde, il faut d'abord le regarder avec attention. Le point de départ de son « Homme effacé » vient des années d'incertitude où piégé par le regard des autres, le doute s'installe : « je n'étais peut-être pas fait pour être romancier ! » Enseignement cruel de la vie. Ces émotions- là constituent le cœur sensible de cette histoire et le sujet à la fois fondamental et inessentiel de ce roman où l'intrigue, dimension indispensable du genre romanesque, est une « politesse faite au lecteur. » Le remède étant dans le mal, la publication de son roman a comblé ses attentes mais « le roman faisant le romancier », Alexandre Postel n'en a pas terminé avec « ce désolant fantôme. »



Alexis Jenni, François Garde et Alexandre Postel

Frédéric Verger ou l'art de rendre les choses vivantes. Le rapport du romancier avec ses personnages est une expérience chimique, un monde gazeux avec des désirs très précis cherchant à former des corps. Tout commence par une vision, un personnage décrit, pas forcément complexe mais aussi original et unique que dans la vie, et qui est plus important que l'idée du décor ou de la situation. Une femme qui gratte une petite tache sur sa robe de temps en temps, ce geste très précis, ce « de temps en temps » étant l'élément le plus important. Le travail le plus difficile sera d'éviter les clichés et de sentir le frisson initial qui est la première impression que quelque chose prend. La fiction est un être fragile, en lutte perpétuelle dans la mécanique de l'imagination qui doit arriver à la seule chose qui compte, la vie.

Frédéric Verger



[Le prix des Écrivains du sud et le prix des Lecteurs des Écrivains du Sud 2014 sont tous deux attribués à](#)

Frédéric Verger pour son livre Arden (Gallimard).



Suivront une lecture par **Michèle Gazier** du « Feuilleton » que Pierre Lepape a écrit à propos d'Arden et une lecture par **Andréa Ferréol** de deux extraits de ce premier roman de Frédéric Verger, qui fut une véritable révélation littéraire.



La conclusion de ces Journées exceptionnelles sera faite par Mohammed Aïssaoui (le Figaro) et Philippe-Jean Catinchi (le Monde).

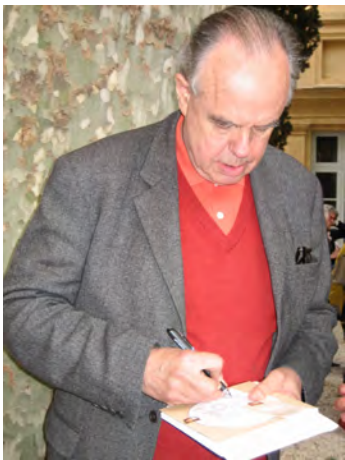


Mohammed Aïssaoui : « Il faut se rendre compte à quel point nous sommes gâtés par ces rencontres et remercier Paule Constant qui porte depuis toutes ces années avec une énergie considérable cette manifestation rare où les échanges sont d'une telle beauté, richesse et variété. »

Philippe-Jean Catinchi : « Après les avoir tous écoutés, me vient à l'esprit l'impression du motet élisabéthain où chacun s'exprime suivant sa propre ligne, avec sa propre voix, ses propres timbres qui bifurquent et s'entrecroisent, dont on conçoit l'écart radical, et qui au final s'assemblent pour créer l'harmonie. »

CB

Quelques moments...



De gauche à droite....Sylvie Giono et Clara Dupond-Monot, Tahar Ben Jelloun, Laurent Seksik, Alexandre Postel, François Gardé et Dominique Barbéris, Marie Dabadie, Mazarine Pinget et Marianne Payot, Lionel Duroy, Frédéric Mitterrand, Betty Mialet, Arthur Dreyfus, Fouad Laroui et T. B. Jelloun, Gilles Lapouge et Sylvie Giono, Mazarine Pinget et Frédéric Mitterrand, Paule Constant, Frédéric Mitterrand et Gilles Lapouge.

Nous remercions pour leurs interventions :

Nelly Alard Laura Alcoba Dominique Barbéris Tahar Ben Jelloun Clara Dupont-Monod Paule Constant Arthur Dreyfus Lionel Duroy François Garde Michèle Gazier Alexis Jenni Maylis de Kérangal Gilles Lapouge Fouad Laroui Frédéric Mitterrand Pascal Ory Mazarine Pingeot Alexandre Postel Thomas B. Reverdy Laurent Seksik Isabelle Sorente Erin Tallman Frédéric Verger.



Nous remercions Jean-Louis Desmeure, Eliane Fousson et Alain Bouvet pour leurs photos

Certains écrivains nous ont généreusement écrit le texte de leur intervention, souvent improvisée. Vous pouvez les retrouver sur notre site.

Le deuxième numéro de DIXIT, la revue semestrielle des étudiants de Sciences-po contient un long article de Paule Constant sur le roman du romancier.

**Centre des Ecrivains du Sud-Jean Giono
Hôtel Maynier d'Oppède
23 rue Gaston de Saporta
13100 Aix-en-Provence
www.ecrivains-du-sud.com**

16 et 17 mai 2014